

sympathie des habitants, qui redoutaient la vengeance de Lautrec. Le maréchal, ayant reconnu la difficulté de chasser les Impériaux de la ville par un assaut, résolut de les y affamer. Sur ces entrefaites, il reçut de France un renfort considérable que lui amenaient son frère Lescun, Bayard et Pedro Navarro; mais, en même temps, Milan était ravitaillé par le jeune duc Francesco Sforza, qui amenait du Tyrol un nombreux corps de lansquenets. Le duc et Prosper Colonna se crurent alors en force suffisante pour tenir la campagne, et s'établirent près de Milan à la Bicoque (*Bicocca*), grande villa coupée de vastes jardins, et dont les alentours, sillonnés d'une foule de ruisseaux, formaient un camp facile à défendre. L'autre conquit néanmoins le projet de les déloger de cette position solide en leur coupant les vivres; mais, pour cela, il lui eût fallu commander à des soldats disciplinés et soumis. Son armée comptait plusieurs régiments suisses, dont la solde commençait à s'arrêter. Ces mercenaires, scrupuleux à remplir leurs engagements, réclamaient une semblable exactitude à leur égard; ils menacèrent de retourner dans leurs cantons si l'arrière n'était pas payé immédiatement. Ennuyés de la lente stratégie du général français, ils demandèrent impérieusement *argent, congé ou bataille*. Vainement Lautrec leur exposa les motifs qui l'engageaient à différer le combat; toutes les représentations furent inutiles. Ce général, qui la défection des Suisses allait livrer à la merci de l'ennemi, choisit alors le parti qui lui offrait encore le plus de chances favorables, et, malgré lui, il donna le signal de l'attaque. Aussitôt 3,000 Suisses, comme des taureaux furieux, se ruèrent en avant, soutenus par un grand nombre de gentilshommes français. En même temps, l'élite de la gendarmerie parvint à s'emparer d'un petit pont qui conduisait dans l'intérieur des jardins, et pénétra jusqu'au milieu des ennemis. Si les Suisses, de leur côté, avaient forcé les retranchements, les Impériaux eussent certainement essuyé un désastre complet; mais, arrêtés par un fossé à pic et par une haute levée de terre couronnée d'une artillerie formidable, ils firent en vain des efforts inouïs et ne réussirent qu'à se faire décapiter par la mitraille qui labourait leurs rangs. Ils reculèrent alors et refusèrent de revenir à la charge. Lescun, n'étant pas soutenu, fut contraint de se replier sur le corps de réserve, et Lautrec fit sonner la retraite (29 avril 1522). Deux jours après, les Suisses l'abandonnèrent pour retourner dans leurs cantons.

Prévoyant la perte imminente du Milanais, Lautrec repassa en France pour demander des secours et récriminer contre les reproches auxquels il s'attendait. Le roi, en effet, l'accueillit durement, et l'accusa de « lui avoir perdu son héritage de Milan. — C'est Votre Majesté qui l'a perdu et non pas moi, répliqua fièrement Lautrec; la gendarmerie a servi dix-huit mois sans toucher deniers, et pareillement les Suisses, lesquels ne m'eussent contraint de combattre à mon désavantage s'ils avaient eu paiement. — J'ai envoyé quatre cent mille écus, l'an passé, sur votre demande, reprit le roi. — Je n'ai jamais vu la somme, répliqua le maréchal avec aigreur, mais seulement les lettres d'envoi de Votre Majesté. »

François I^{er}, stupéfait, manda sur-le-champ le surintendant des finances, Semblançay, « lequel avoua avoir eu le commandement du roi, mais qu'étant la somme prête à envoyer, madame d'Angoulême, mère de Sa Majesté, avait pris ladite somme, et qu'il en ferait foi sur-le-champ. »

De tels récits, authentiques, se passent de commentaires.

BICOQUERIE s. f. (bi-ko-ke-ri — rad. *bicoque*). Néol. Amas de bicoques, de maisons de chétive apparence : *Je commençai à douter de mes prévisions à l'aspect de la bicoquerie où demeure M. Cantel*. (F. Soulié.)

BICOQUET s. m. (bi-ko-ke — de *bi* et *coquet*). Cost. Ancienne coiffure, sorte de chaperon : *Il était coiffé d'un bicoquet garni de boutons d'argent doré*. (V. Hugo.) Son bicoquet de feutre et sa veste de cuir faisaient tache au milieu du velours et de la soie qui l'entouraient. (V. Hugo.)

BICORDÉ, **ÉE** adj. (bi-kor-dé — de *bi* et du lat. *cor*, *cordis*, cœur). Hist. nat. Qui offre deux échancrures semblables à celles que l'on donne aux figures qui représentent ou rappellent un cœur humain.

BICORNE adj. (bi-kor-ne — de *bi* et *corne*). Bot. Qui est muni de deux appendices en forme de corne.

— s. f. pl. Bot. Famille de plantes plus connue sous le nom d'*éricinées*, et qui a pour type la bruyère.

— Hist. litt. Monstre allégorique de l'invention des conteurs satiriques du moyen âge, et qui, suivant eux, ne se nourrissait que des maris complaisants. « On disait aussi BIORNE. »

— s. m. Helminth. Genre de vers intestinaux. Syn. de *ditrachycère*.

— Encycl. Hist. litt. On trouve la *bicorne* mentionnée dans plusieurs ballades, notamment dans une pièce de ce genre imprimée au commencement du xvi^e siècle, avec ce titre : « Bigorne, qui mange tous les hommes qui font le commandement de leurs femmes. »

Dans tous les endroits où l'on en parle, la *bicorne* est opposée à *chinchefache* ou *chicheface*, espèce d'animal fantastique où le loup-garou, qui rôde sans cesse autour des femmes pour les dévorer quand elles ont le tort de ne pas contredire leurs maris. Dans un *mystère* du xvi^e siècle, publié par Jubinal, on trouve ces vers qui en forment l'avertissement :

Por Dieu, dames, soiez garnies
De grands orgueux et d'aaties;
Se vos sire parole à vous.
Respondiez li tout à rebors.
Se il veut pois, qu'il ait gruel;
Gardez de rien qui il soit bel.
Ja nule de vous ne li fache :
De faim morra la chichefache.

Dans une église de Limoges, on voyait jadis un bas-relief qui représentait une lionne, dont la tradition populaire avait fait la *chichefache*. Un dernier trait compléterait la satire : *bicorne* était d'un embonpoint démesuré et ne pouvait suffire à dévorer tous les maris qui se laissaient mener par leurs femmes, tant leur nombre était grand, tandis que *chichefache* était maigre et tombait d'inanition, faute de trouver des femmes soumises et obéissantes à leurs maris.

BICORNELLE s. f. (bi-cor-nè-le — dim. de *bicorne*). Bot. Genre de plantes de la famille des orchidées, tribu des ophrydées, comprenant une seule espèce, qui croît à Madagascar.

BICORNIGER adj. m. (bi-kor-ni-jèr — du lat. *bis*, deux fois; *cornu*, corne; *gero*, je porte). Mythol. Qui a deux cornes. Epithète donnée à Bacchus, que l'on représente souvent avec des cornes.

BICORNIS adj. (bi-kor-niss — du lat. *bis*, deux fois; *cornu*, corne). Mythol. Qui a deux cornes. Se dit de Bacchus, que l'on représente avec des cornes, et de Diane, qui porte sur la tête un croissant.

BICORNU, **UE** adj. (bi-kor-nu — de *bi* et *cornu*). Hist. nat. Qui est garni de deux cornes ou pointes.

BICORPS s. m. (bi-kor — de *bi* et *corps*). Tératol. Monstre humain à deux corps.

BICOS s. m. (bi-koss). Antiq. Nom d'un vase oriental, qui était également usité dans la vie domestique des Grecs. Hésychius dit que c'était un *stamnos* avec des anses. On y mettait du vin, de la viande salée, du poisson. Hérodote rapporte qu'on remplissait ces vases de vin de palmier, détail qui trahit évidemment leur origine orientale.

BICOSTÉ, **ÉE** adj. (bi-ko-sté — de *bi* et *costé*). Hist. nat. Qui est marqué de deux côtes ou élévations longitudinales.

BICOUDÉ, **ÉE** adj. (bi-kou-dé — de *bi* et *coudé*). Hist. Qui présente deux coudes ou inflexions.

BICOIRONNÉ, **ÉE** adj. (bi-kou-ro-né — de *bi* et *couronné*). Bot. Qui est surmonté d'une double couronne. Se dit surtout des capitules des composées, lorsqu'ils présentent trois formes différentes de corolles.

BICQUETER v. n. ou int. (bi-ke-té — rad. *biquet*). Faire des petits, en parlant de la chèvre. « On écrit aussi BIQUETER. »

BICSKE, ville de l'empire d'Autriche, en Hongrie, comitat de Stuhlweissenbourg, sur le versant méridional du Bakony-Wald; 3,600 hab. Fabrication de toiles.

BICUCULLE s. f. (bi-ku-ku-le — de *bi* et *cuculle*). Bot. Genre de plantes de la famille des fumariacées, formé aux dépens des *corydalis*, et réuni depuis au genre *adulmire*.

BICUCULLÉE s. f. (bi-ku-ku-lé — rad. *bicuculle*). Bot. Genre de plantes de la famille des fumariacées, créé aux dépens des fumeterres, et réuni depuis au genre *dielytre*.

BICUDO, une des cascades du fleuve Coxim.

BICUIBA s. m. (bi-kui-i-ba). Bot. Arbre du Brésil appartenant à la famille des myristicacées, et qui est souvent employé dans les constructions.

BICUIRASSÉ, **ÉE** adj. (bi-kui-ra-sé — de *bi* et *cuirassé*). Crust. Qui porte une double cuirasse.

— s. m. pl. Famille de crustacés stomapodes.

BICUIVRIQUE adj. (bi-kui-vri-ke — de *bi* et *cuivrique*). Chim. Se dit d'un sel dans lequel l'oxyde de cuivre contient deux fois autant d'oxygène que l'acide.

BICUSPIDÉ, **ÉE** adj. (bi-ku-spi-dé — de *bi* et de *cuspide*). Hist. nat. Se dit des organes qui présentent deux pointes divergentes, ou dont le sommet est échancré et porte deux dents aiguës.

BICYANATE s. m. (bi-si-na-te — de *bi* et *cyanate*). Chim. Sel dans lequel l'oxygène de l'acide cyanique est double de celui de la base.

BIDA (Alexandre), dessinateur français contemporain, né à Toulouse vers 1820. Il s'est formé sous la direction d'Eugène Delacroix, mais il a beaucoup moins d'affinité avec ce maître qu'avec Decamps, de qui il semble avoir emprunté la précision et la fermeté du dessin, l'élevation du style, la justesse de l'observation, la variété pittoresque, et, par-dessus tout, l'intelligence des types, des mœurs et des costumes de l'Orient. Il a, du reste, des qualités tout à fait personnelles qui lui assu-

rent une place à part dans l'école et font de lui un des artistes les plus distingués de notre temps. Bien qu'il ait fait quelques tableaux estimables, il n'est guère connu que comme dessinateur. Ses compositions reproduisent ordinairement des scènes de mœurs orientales. Parmi celles qu'il a exposées aux divers Salons qui ont eu lieu de 1847 à 1861, nous citons : *Café à Constantinople* et *Café sur le Bosphore* (1847); une *Odalisque*; *Femmes turques dans un cimetière*; *Boutique à Constantinople*; un *Poste de Palikares* et un *Chanteur grec* (1848); un *Marché d'esclaves circassiennes* (1849); *Barbier arménien* (1850); la *Bastonnade* (1852); un *Convoi de recrues en Egypte* (1853); le *Retour de La Mecque*; la *Cérémonie du Dosseh au Caire* et divers portraits (1855); le *Mur de Salomon*; un *Réfectoire de moines grecs* (Musée du Luxembourg); et l'*Appel du soir en Crimée* (1857); une *Prédication maronite dans le Liban*; la *Prêtre et un Corps de garde d'Arnautes* (1859); des *Femmes arabes* et le *Massacre des mameluks* (1861). Outre ces deux derniers sujets, M. Bida a envoyé, au Salon de 1861, une composition historique : le *Grand Condé à Rocroy*, et une scène biblique : le *Champ de Booz à Béthléem* (commande du ministère d'Etat); déjà, en 1857, il avait montré par un charmant dessin, le *Chant du Calvaire*, dont il avait puisé le motif dans la *Dalila* de M. O. Feuille, qu'il n'était pas apte seulement à traiter des sujets orientaux. A l'ingénieuse distribution de la scène, à la vérité des physionomies, des mouvements, des attitudes, à la profondeur du sentiment et à la gravité du style, les dessins de M. Bida joignent une exécution savante, fine, précise, et parfois si vigoureuse, surtout dans les sujets orientaux, que ces dessins valent les tableaux les plus colorés. A dire vrai, l'extrême netteté et la minutieuse perfection du procédé refroidissent trop souvent la composition; on voudrait un peu plus de fougue et de laisser-aller. « Dans ces beaux dessins, a dit M. Paul de Saint-Victor, j'admire l'exactitude des types, la sagacité des caractères, la fidélité des costumes, tout, excepté leur faire dont la sagesse m'impacient. Ce travail minutieux, égal, rayé de hachures qui ressemblent aux tailles d'un patient bûcher, manque essentiellement d'effet et de liberté. Nul parti pris, aucun sacrifice, des dessous d'encre de Chine relevés de fines touches de blanc pour seul procédé. La verve ne pousse jamais le coude de l'artiste. Partout le crayon insiste à l'excès et détaille jusqu'à la froideur. Moins de perfection, et M. Bida serait le plus parfait des dessinateurs. » M. Bida a été médaillé de 2^e classe en 1848, médaillé de 1^{re} classe et décoré en 1855. Depuis 1861, il n'a pas pris part aux expositions; mais, loin de se reposer sur ses lauriers, il a exécuté plusieurs travaux importants, entre autres une série de dessins pour les *Œuvres* d'Alfred de Musset, et une autre pour une édition de la Bible. Peu d'artistes, d'ailleurs, voient leurs œuvres aussi recherchées. M. Solar lui avait payé 6,000 fr. le dessin représentant le *Mur de Salomon*. Ce dessin obtint, paraît-il, un grand succès près de la société israélite de Paris. M. de Rothschild s'en éprit vivement et écrivit à M. Solar pour le prier de le lui céder au prix qu'il voudrait bien fixer. M. Solar répondit qu'il n'avait pas à vendre ce dessin, mais qu'il était trop heureux de pouvoir l'offrir au riche banquier; il pria seulement M. de Rothschild de témoigner à M. Bida, par l'envoi de 50,000 fr., toute l'admiration que méritait un talent aussi distingué. M. de Rothschild s'exécuta, dit-on, de la meilleure grâce du monde. Tous les journaux ont rapporté cette anecdote, dont nous ne saurions garantir l'authenticité; mais c'est bien le cas de dire : *Se non è vero è bene trovato*.

BIDACHE, bourg de France (Basses-Pyrénées), ch.-l. de canton, arrond. et à 32 kilom. E. de Bayonne, sur la Bidouze; pop. aggl. 966 hab. — pop. tot. 2,706 hab. Ganterie, poteries, clouteries, exploitation de pierres de taille. Eglise romane construite au xvi^e siècle, renfermant plusieurs tombeaux. Ruines de l'antique château de Gramont.

BIDA-COLONIA, ville de l'Afrique ancienne, dans la Mauritanie césarienne, au S.-O. d'*Icosium*. Quelques auteurs prétendent que la moderne Blidah occupe l'emplacement de la Bida-Colonia des Romains.

BIDACTYLE adj. (bi-da-kti-le — du lat. *bis*, deux fois, et du gr. *datktylos*, doigt). Zool. Syn. de *bidigité* et de *didactyle*.

BIDAIRE s. f. (bi-dè-re). Bot. Section du genre *gymnème*, de la famille des *asclepadiées*. « On dit aussi BIDARIE. »

BIDALIN s. m. (di-da-lain — rad. *bidet*). Petit bidet : *Comme je n'ai qu'un BIDALIN, je ne pourrai pas vous apporter beaucoup de bois à la fois*.

BIDANET s. m. (bi-da-nè). Suie de cheminée propre à la teinture. « On dit aussi BIDAUCT. »

BIDAR, poète indoustani, natif de Delhi et auteur de poésies justement renommées. Son nom véritable est Mir-Muhammad-Ali; *Bidar* est un surnom qui, en persan, signifie *éveillé*. Il est, dit M. Garcin de Tassy, l'auteur d'un *divan* rekhta ou indoustani, qui jouit de la plus haute estime. Son style est très-pur et très-énergique.

BIDASSOA (en latin *Bidassa*), rivière d'Es-

pagne, prend sa source au versant méridional des Pyrénées, dans les montagnes d'Ossondo, d'Otomburdy, province de Navarre. Elle coule d'abord au S.-O., puis au N.-O., marque la limite entre la province de Guipuscoa et le département français des Basses-Pyrénées, forme l'île des Faisans, et se jette dans le golfe de Gascogne, entre Hendaye et Fontarabie, après un cours de 60 kilom.

La Bidassoa fut témoin, le 17 mars 1526, de la délivrance du royal vaineu de Pavie, qui était à Fontarabie, venant de Madrid. En touchant le sol de ce « pays où coule la belle Loire », François I^{er} s'écria : « Me voici roi derechef. » C'est dans l'île des Faisans, située à l'embouchure de cette rivière, que fut conclu, en 1659, le traité des Pyrénées, par lequel était convenu le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne. Le 7 avril 1823, l'avant-garde de l'armée française, commandée par le duc d'Angoulême, se présenta sur les bords de la Bidassoa pour entrer en Espagne; un corps de volontaires français, parmi lesquels on remarquait Armand Carrel, occupait la rive opposée; cette poignée de braves déploya le drapeau tricolore et essaya vainement d'entraîner l'armée. Cette précoce manifestation de l'esprit libéral échoua devant quelques coups de canon.

BIDAU s. m. (bi-dô — de *bi* et *dard*). Art milit. anc. Nom donné, dans le moyen âge, à des fantassins qui, dit-on, étaient armés de deux dards, ce qui leur aurait valu leur nom.

« Nom donné plus tard par mépris à des fantassins de la milice. »

BIDAULT ou **BIDAULD** (Jean-Joseph-Xavier), peintre français, né à Carpentras en 1758, mort à Montmorency en 1846. Il eut pour maître son frère Jean-Pierre-Xavier BIDAULT, peintre médiocre et graveur du paysage et d'histoire naturelle, mort à Lyon, en 1814. Jean-Joseph-Xavier alla terminer ses études en Italie, où il fit un assez long séjour. Il en rapporta de nombreux croquis, d'après lesquels ont été exécutés la plupart des tableaux qu'il a exposés aux divers Salons qui ont eu lieu de 1791 à 1844. Il remporta une médaille d'or, en 1812, et jouit, à partir de cette époque, jusque vers 1830, d'une très-grande réputation comme paysagiste. Il fonda, avec Watteau et Victor Bertin, cette école qui, sous prétexte de continuer les traditions de Poussin et de Claude, ne prétendait à rien moins qu'ennoblir la nature et croyait devoir, à cet effet, animer ses paysages composés par des épisodes historiques ou mythologiques; école lamentable, qui réussit à imposer ses doctrines et qui, pendant une trentaine d'années, jeta l'art français dans une espèce de convention. Bidauld forma de nombreux élèves et eut assez d'influence pour se faire recevoir de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Prudhon (1823). Tant d'heur et tant de gloire devaient bientôt être emportés par la révolution qui s'opéra dans le sentiment artistique, sur la fin de la Restauration. Dans un de ses articles sur le Salon de 1831, où Bidauld avait exposé deux vues d'Italie et une *Vue de la cascade d'Ermenouville*, Jal s'exprima ainsi : « M. Bidauld se recommande toujours. Il y a déjà bien longtemps que nous revoyons son paysage, d'un vert qui est à lui, constamment le même, d'une froide et uniforme exécution; invariable reproduction d'une idée invariable. Il me rappelle le poète qui récitait sans cesse le début d'une pièce bucolique, et qui, interrogé pourquoi il revenait toujours à ces vers, répondit : « C'est qu'ils sont charmants; d'ailleurs, je n'en sais pas d'autres. » M. Bidauld n'est pas un peintre sans mérite; il a peint beaucoup; il s'est livré avec conscience à l'étude de son art. Il ne lui fut pas donné de voir la nature en grand poète; cette faculté fut aussi refusée à Delille. Delille mérita qu'on l'appelât à l'Académie; M. Bidauld y est arrivé aussi. « Malgré la malice de sa critique, on voit que Jal avait encore des égards pour une vieille renommée. Six ans plus tard, Gustave Planche ne craignait pas d'appeler Bidauld « le plus obscur, le plus ignoré, le plus médiocre de tous les peintres, un paysagiste capable de faire tout au plus le portrait en pied d'un moulin. » Et il ajoutait, en parlant d'une *Vue de Montmorency*, exposée au Salon de 1836 : « Il n'y a pas de porcelaine qui puisse lutter avec la toile de M. Bidauld. Ne croyez pas cependant que la roideur soit rachetée par la précision. Il y a, dans les figures, dans les terrains, dans les bouquets d'arbres, un mélange de gaucherie, de pesanteur et de timidité. En présence de pareils ouvrages, je n'admets qu'un seul sentiment, c'est la pitié. » Ce jugement, formulé en termes peut-être excessifs, n'est que trop juste dans le fond. Il ne restera de Bidauld que le souvenir écrasant de l'honneur qu'il a eu de remplacer Prudhon à l'Institut.

BIDDER (George-Parkes), ingénieur anglais, né en 1800, est fils d'un simple ouvrier. Dans sa jeunesse, il allait de ville en ville pour exploiter son rare talent de calculateur (*calculating boy*). Plus tard, il fut mis en rapport avec George Stephenson, qui se servit de son concours pour dresser les devis de chemins de fer présentés au parlement, et fut, depuis cette époque, attaché à la construction de plusieurs lignes. Après avoir été directeur de la compagnie du télégraphe électrique, il a été nommé président de l'Institut des ingénieurs civils de Londres.